

DE L'AVIATION À LA CITÉ UNIVERSITAIRE. PHILANTHROPIE ET PATRIOTISME CHEZ LES DEUTSCH DE LA MEURTHE

[Sophie Mouton](#)

Les Belles lettres | « [Archives Juives](#) »

2009/1 Vol. 42 | pages 105 à 117

ISSN 0003-9837

ISBN 9782251694283

DOI 10.3917/aj.421.0105

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-archives-juives1-2009-1-page-105.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Les Belles lettres.

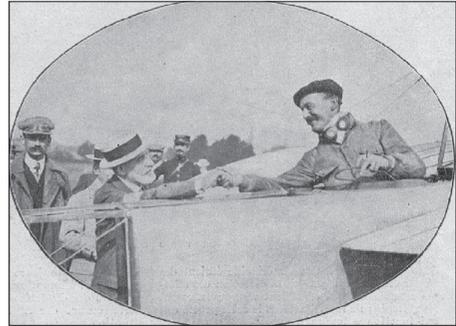
© Les Belles lettres. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

De l'aviation à la Cité universitaire. Philanthropie et patriotisme chez les Deutsch de la Meurthe

SOPHIE MOUTON

Le parcours des Deutsch de la Meurthe, s'il a des spécificités toutes familiales, paraît à bien des égards représentatif des trajectoires des familles israélites de la haute bourgeoisie du XIX^e siècle. Ils sont un exemple de ce que Philippe Landau définit comme l'« israélitisme », c'est-à-dire « l'identification des valeurs juives aux valeurs républicaines se traduisant par le culte de la patrie et l'abandon de l'idée de peuple juif ¹ ». Dans un contexte national et international tendu, la famille proclame avant toute chose son attachement à la France. Cette appartenance à la nation prime sur l'appartenance religieuse, qui, pour les Deutsch, relève de la sphère privée. L'itinéraire de cette famille de l'Est met en évidence les mécanismes de l'intégration économique et civique à l'œuvre au tournant des XIX^e et XX^e siècles².



Henry Deutsch de la Meurthe félicite le pilote Alfred Leblanc, vainqueur sur monoplan Blériot en août 1910 du « Circuit de l'Est », la première course aéronautique où les dates des vols et les étapes (Paris, Troyes, Nancy, Mézières, Douai, Amiens, Paris) étaient fixées à l'avance, sans tenir compte de la météo. Organisée par Le Matin, elle eut d'importantes répercussions sur le développement de l'aviation militaire. Coll. privée.

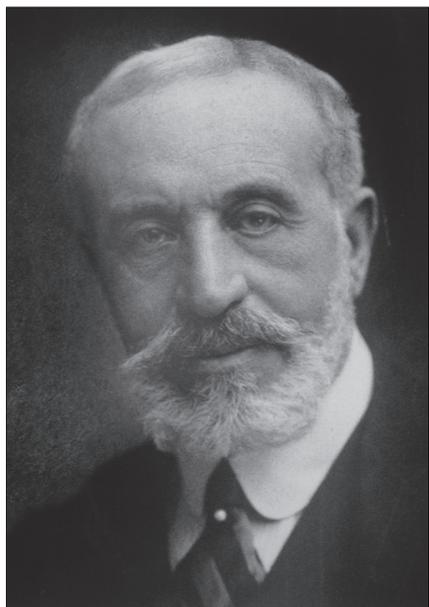
L'ascension d'une famille aux origines modestes Alexandre Deutsch naît en Lorraine en 1815, à Gosselming dans l'actuel département de la Moselle. Il est le dernier des enfants de Salomon Isaac, marchand de bestiaux né en 1755 dans un village voisin, et de sa seconde épouse³, Rose Bernheim, née vers 1775 dans le Bas-Rhin, elle-même de simple extraction. Comme beaucoup de ruraux sous la Monarchie de Juillet, la dureté des conditions économiques conduit Alexandre Deutsch à quitter les campagnes surpeuplées⁴ pour rejoindre Paris où il est accueilli

au début des années 1840 par la famille de sa mère. Profitant de l'essor économique et héritier d'une longue tradition marchande, il développe une affaire de traitement et de vente d'huiles végétales et animales qu'on utilise alors pour l'éclairage et le graissage. Dans les années 1860, il parie sur une matière première venue d'outre-Atlantique : l'huile minérale. Il associe alors ses deux fils Émile (1846-1924) et Henry (1847-1919) qui participent largement au développement de ce qui va devenir une compagnie de raffinage de pétrole. Une première usine située à Pantin traite le pétrole brut importé des États-Unis. Très rapidement, ils développent d'autres sites de raffinage, notamment près de Bordeaux et à Rouen. Financés par les Rothschild, les frères Deutsch développent une stratégie internationale, étendant notamment leur activité aux rivages de la mer Caspienne, à la Croatie et à l'Espagne. En 1902, la société devenue *Les Fils de A. Deutsch* traite 16 % des importations de pétrole brut en France⁵ ; elle appartient au trio de tête des raffineurs français aux côtés de *Desmarais Frères* et de *Fenaille et Despeaux*.

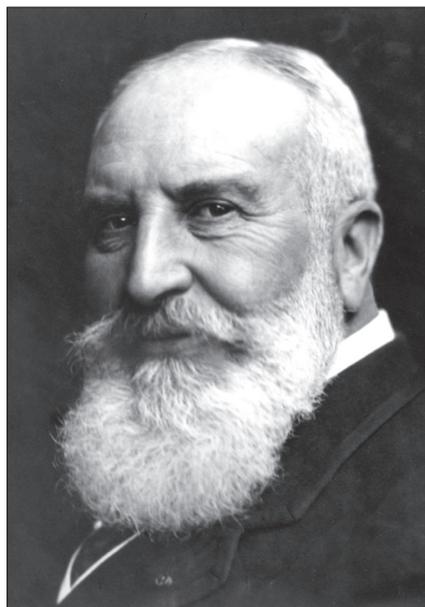
Le parcours de la famille Deutsch illustre bien le mouvement d'ascension sociale de la bourgeoisie d'affaires sous le Second Empire et la Troisième République. Sa réussite industrielle la propulse dans les hautes sphères de la société parisienne dont elle adopte pleinement le mode de vie. Enfin, Émile et Henry signent « Deutsch de la Meurthe »⁶, l'allongement du patronyme étant le signe de l'embourgeoisement de la famille mais aussi de sa volonté d'être identifiée plus facilement entre tous les Deutsch. Il n'en reste pas moins que son adhésion totale à la République et à ses valeurs ne lui fait pas délaisser son identité juive. Pour preuve, les filles d'Henry et d'Émile se marient sans exception au sein de la communauté.

Parvenus au faite de la réussite économique, les Deutsch de la Meurthe vont assumer le rôle philanthropique traditionnellement conféré à la haute bourgeoisie. Leur philanthropie s'inscrit dans deux traditions, à la fois bourgeoise et juive, qui prônent la redistribution d'une part de sa richesse à ses semblables ou à ceux qu'on reconnaît comme tels. Elle se définit comme le souci d'améliorer le sort des siens par le biais de dons d'argent, de fondations ou encore de soutiens à des œuvres juives variées. Mais pour ces industriels qui ont rejoint la bourgeoisie, il s'agit également de légitimer une fortune nouvellement acquise. Ainsi est-il intéressant de remarquer que le mécénat de la famille Deutsch de la Meurthe va surtout bénéficier à la communauté qui fait le plus sens pour elle : la communauté française. Sans renier ni abandonner la religion paternelle, les frères Deutsch vont attacher leurs noms à des œuvres

de dimension nationale plus qu'en intervenant en faveur de leurs coreligionnaires. Quelle qu'en soit l'objet – la promotion de l'aviation pour Henry, celle du bien être étudiant et de la paix pour Émile – elles témoignent de la parfaite assimilation⁷ de la famille.



Henry Deutsch de la Meurthe (1847-1919). Coll. privée.



Émile Deutsch de la Meurthe (1846-1924). Coll. privée.

Henry Deutsch de la Meurthe et la course aux armements Le souci des familles juives fortunées d'afficher leur appartenance à la nation française prend tout son sens dans le contexte de tensions que connaît la France d'après 1871 avec son voisin allemand qui s'est adjugé l'Alsace et une partie de la Lorraine. En France, l'esprit revancharde règne largement sur l'opinion publique et le nationalisme exacerbé revêt des couleurs antisémites. Le moment de l'affaire Dreyfus illustre la cristallisation de ces tensions. En cette fin de XIX^e siècle, la haute bourgeoisie juive est la cible préférée des antisémites et les Rothschild sont vilipendés et caricaturés comme les « rois des Juifs ». Hormis des actions ponctuelles en direction de la communauté juive, en relation notamment avec l'arrivée des Juifs de l'Est fuyant les pogroms⁸, les grands projets de mécénat portés par les frères Deutsch font écho aux enjeux nationaux et internationaux de la période : ils soutiennent la

France face à l'Allemagne et veulent assurer le rayonnement international du pays.

Henry Deutsch de la Meurthe, visionnaire et amateur de technique, s'est toujours chargé de ce volet dans l'affaire familiale. C'est ainsi qu'il est entré en contact avec les capitaines Renard et Krebs qui s'intéressent depuis les années 1880 aux dirigeables, qui pourraient, selon eux, être un moyen de relever la puissance militaire française. Il est gagné par cette passion qui revêt au surplus une dimension entrepreneuriale : l'aéronautique, tout comme l'automobile naissante, serait un débouché remarquable pour le pétrole. En 1898 il rejoint l'Aéro-Club de France, groupe de pression influent qui sensibilise l'opinion publique et fait connaître les exploits réalisés. Profondément convaincu, Henry Deutsch de la Meurthe n'a de cesse de soutenir les premiers aventuriers de l'aviation qui, à bord de dirigeables puis de « plus lourds que l'air », partent à la conquête du ciel.

Pour stimuler les avancées techniques et garantir à la France une longueur d'avance sur sa grande rivale d'outre-Rhin, Henry Deutsch de la Meurthe a une méthode : il lance des défis. Ce « capitalisme d'aventure⁹ » joue un rôle crucial dans l'histoire de l'innovation. En 1899, il instaure un premier prix de 100 000 francs-or, qui sera remis au premier pilote de dirigeable qui, partant du parc de Saint-Cloud, ira doubler la Tour Eiffel et reviendra à son point de départ, le tout en trente minutes. La course, lancée en 1900, est remportée le 19 octobre 1901 par le brésilien Alberto Santos-Dumont. Outre les dirigeables, Henry Deutsch de la Meurthe entrevoit également l'avenir du « plus lourd que l'air » : l'avion, alors que l'opinion publique commence à peine à accorder une certaine crédibilité aux dirigeables. En octobre 1904, associé à Ernest Archdeacon, il offre un prix de 50 000 francs à l'aviateur qui parviendra le premier à parcourir au moins un kilomètre en vol soutenu. La distance est considérable, la performance paraît irréalisable. Le montant du prix Deutsch-Archdeacon est réellement stimulant puisqu'en ce début de XX^e siècle il représente deux fois le traitement annuel d'un conseiller d'État et plus de vingt fois le salaire annuel d'un travailleur de l'automobile à Paris¹⁰. Ce prix est remporté pour la première fois le 13 janvier 1908 par un ancien coureur cycliste, Henri Farman, sur un avion Voisin à moteur Antoinette. Cette date marque un véritable tournant dans l'opinion publique. Les aviateurs sont désormais célébrés, la presse française exulte : « l'avion vient de naître¹¹ ! » et il est français.

Dans ce contexte d'innovation permanente, Henry Deutsch de la Meurthe incite les aviateurs français à se dépasser en instaurant en 1906

une coupe qui porte son nom, accompagnée de 20 000 francs. La coupe Henry Deutsch de la Meurthe est disputée tous les ans et suscite une véritable émulation, les pilotes réalisant des exploits notamment en matière de vitesse. L'avion doit aller toujours plus vite, toujours plus loin : en 1907 il crée un prix pour la traversée de la Manche, dont la deuxième édition est remportée par Blériot. En 1908 son intention se précise lorsqu'il propose un prix appliqué à « la défense militaire pour le circuit des forts de la défense de Paris en aéroplane et dirigeable »¹². Henry Deutsch de la Meurthe ne veut pas simplement hisser son pays aux premiers rangs des nations technologiques, il entrevoit la possibilité de faire de l'aéronautique une « cinquième arme » tout en expliquant dans ses mémoires qu'il souhaite œuvrer « pour la civilisation et la paix¹³ ».

À mesure que les rivalités européennes s'accroissent, l'utilité stratégique des dirigeables et des aéroplanes s'impose à tous. Henry Deutsch de la Meurthe veut participer à la défense nationale en dotant la France d'un système moderne faisant une large place à l'aéronautique naissante. Pour la revue *L'Aérophile*¹⁴, son action est guidée par la volonté de réintégrer dans la communauté nationale l'Alsace-Lorraine, région dont est originaire la famille Deutsch. Au début du siècle, deux blocs d'alliances se dessinent. La Triple Entente, formée en 1907 entre la France, la Grande-Bretagne et la Russie, s'oppose à la Triple Alliance nouée entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie. Les rivalités franco-allemandes s'intensifient à partir de 1905 à propos du Maroc. Cette montée des tensions internationales conduit à une course aux armements sans précédent, ce qui accroît l'importance de la question aéronautique. Car, de son côté, l'Allemagne a pris de l'avance avec ses *Zeppelins* et notamment le *LZ-4*, qui peut parcourir d'une seule traite 400 kilomètres en moins de dix heures avec dix hommes à bord. Dès 1902, soit deux ans après l'apparition du *LZ-1*, Henry Deutsch de la Meurthe et les frères Lebaudy¹⁵ prennent conscience de la menace et offrent à l'armée un prototype d'engin à enveloppe souple, le *Jaune*¹⁶. En 1907, après la perte accidentelle du dirigeable militaire le *Patrie*, Henri Deutsch offre son engin personnel, le *Ville de Paris*, pour contribuer à la sécurité de la frontière de l'Est. Jusque vers 1910, les ballons et les dirigeables sont plus crédibles aux yeux des militaires que les prototypes d'avions. Ils doivent surtout permettre l'amélioration des renseignements par l'observation aérienne. En France l'inquiétude monte face à la *zeppelinmania* allemande : des mouvements d'inspiration populaire et patriotique se forment et réclament aux gouvernements français et britanniques des

flottes de dirigeables¹⁷. Henry Deutsch de la Meurthe rejoint alors la Ligue nationale aérienne, créée en 1908, dans laquelle se retrouvent tous les pionniers de l'aviation : des personnalités scientifiques, politiques, militaires, des industriels qui militent activement pour une réaction gouvernementale. Ces pressions civiles amènent le gouvernement, jusque là réticent, à former en 1909 une commission ministérielle mixte, où Henry Deutsch siège aux côtés de Paul Painlevé, des savants Soreau et Lévy, de Louis Blériot. Il devient donc un véritable conseiller du pouvoir politique, consulté pendant la guerre sur les décisions à prendre en matière aéronautique.

Dans son combat avec l'Allemagne pour la suprématie technologique, tant dans l'automobile que dans l'aviation naissantes, la France se devait de favoriser la recherche scientifique à côté des expérimentations pratiques. Henry Deutsch de la Meurthe s'ingénie donc à donner à son pays les moyens d'être à la pointe de l'innovation. En 1909, il offre à l'université de Paris la somme de 500 000 francs ainsi qu'une rente viagère annuelle de 15 000 francs pour l'établissement d'un Institut aérotechnique, nommé Fondation Henry Deutsch¹⁸. Sur le plateau de Saint-Cyr, à proximité de Versailles, 72 000 m² sont dédiés à la recherche aéronautique. Henry Deutsch de la Meurthe tient à l'alliance de la pratique et de la théorie, il veut que l'Institut soit un lieu ouvert, un lieu d'échanges entre praticiens et scientifiques. Il dote l'établissement de moyens modernes : appareils d'essais pour l'étude des mouvements de l'air, d'études et d'essais des moteurs, laboratoires de physique et de chimie, ateliers mécaniques, salles pour la photographie, pour la météorologie, etc. Une longue piste est réservée aux essais techniques et une voie ferrée électrifiée capable de transporter du matériel lourd permet de conduire des expériences dans des conditions réelles. Inauguré en 1911, l'Institut aérotechnique, voisin de l'école militaire de Saint-Cyr, participe pleinement à l'effort national. La volonté de lier le « progrès de la science » et « la grandeur de la Patrie »¹⁹ transparait à nouveau lorsqu'il fonde en 1914 la chaire d'aéronautique du Conservatoire national des Arts et Métiers, confiée à Rodolphe Soreau.

Émile Deutsch de la Meurthe et le rayonnement culturel de la France Le mécénat²⁰ à finalité patriotique d'Henry Deutsch de la Meurthe peut être lu dans une perspective d'intégration. Conscient du rôle social qu'il se devait de jouer, il refuse le particularisme communautaire et œuvre pour la défense de la France dans une période internationale troublée. Les premiers pas de son frère Émile

dans une philanthropie de grande ampleur vont d'abord s'inscrire dans un cadre communautaire, mais, très vite, il va se tourner lui aussi vers une cause d'intérêt général.

Si la Grande Guerre est une période propice aux expressions patriotiques, Émile Deutsch de la Meurthe, membre actif du consistoire de Paris, ne rompt pas en effet avec le judaïsme. Il contribue ainsi à la création en juin 1915 d'une société en faveur des orphelins israélites, considérant qu'il lui faut s'engager en faveur de cette « idée à la fois charitable, confessionnelle et patriotique »²¹. Mais les mécènes ne manquent pas de justifier leur action par les bénéfices qu'elle assure à l'ensemble de la communauté nationale, souhaitant éviter à tout prix un repli communautaire qui aurait placé les « israélites » en dehors de l'Union sacrée. Émile Deutsch de la Meurthe compense d'ailleurs cette action en présidant aux efforts d'une association d'entraide, The Fatherless children of France (Les enfants français orphelins de père), qui veut sensibiliser de riches donateurs outre Atlantique au sort de tous les orphelins français²² et non pas seulement à celui des seuls orphelins juifs. La vocation de cette association reflète le double engagement d'Émile Deutsch de la Meurthe en faveur de la jeunesse et des relations pacifiques entre les nations. Cette entreprise connaît un véritable engouement aux États-Unis où l'on organise des ventes aux enchères et des collectes en faveur des pupilles français. Un système de parrainage est mis en place: de 20 000 orphelins secourus en 1916, le chiffre s'élève à 300 000 en 1920. Cette œuvre reçoit le soutien de personnalités éminentes: le maréchal Joffre, Raymond Poincaré, Léon Bourgeois, Paul Painlevé, etc. et est déclarée d'utilité publique en 1921. Conscient de la place centrale que ces orphelins auront dans la société à reconstruire, Émile Deutsch participe à plusieurs œuvres éducatives, tel l'orphelinat des armées²³ autour duquel est structuré le bloc de charité laïc, qui s'oppose régulièrement au bloc catholique.

Dès les lendemains de la guerre, Émile Deutsch de la Meurthe fait décidément passer son appartenance à la nation française avant son appartenance à la confession juive. Ses « scrupules patriotiques²⁴ » le poussent à s'opposer par exemple à l'élévation d'un monument aux morts israélites dans la synagogue de la rue de la Victoire. À ses yeux, ce monument funéraire communautaire risque d'enfermer les Juifs dans une sphère particulariste alors même que le pays célèbre tous ses morts. Émile Deutsch de la Meurthe n'est pourtant pas indifférent au sort de ses coreligionnaires mais, s'il rejoint en 1920 le comité central de l'Alliance israélite universelle pour défendre les Juifs et permettre

leur émancipation par l'instruction, il assiste rarement aux réunions bimensuelles du comité central comme en témoignent les procès verbaux de ces réunions. À sa mort du reste, il ne légua à l'Alliance que 25 000 francs.

La grande œuvre de sa vie est ailleurs. Très sensible aux questions relatives à la formation et à l'épanouissement de la jeunesse, Émile Deutsch de la Meurthe entend rehausser l'audience internationale de la France par le biais des sciences et des arts. Au lendemain de la guerre, percevant avec finesse les évolutions du monde contemporain, il souhaite transmettre son nom et ses valeurs aux générations futures. Il crée pour cela la fondation « Émile et Louise Deutsch de la Meurthe », cellule-mère de la Cité universitaire de Paris.

En 1918, la société française est ravagée tant socialement, psychologiquement qu'économiquement. La France a perdu une fraction importante de ses élites intellectuelles, si importantes pour son rayonnement avant la guerre : les étudiants ont été si décimés qu'à la rentrée de 1920, leurs effectifs sont réduits d'un tiers par rapport à 1913²⁵. Émile Deutsch de la Meurthe veut agir pour la reconstruction des élites nationales et le maintien de Paris au rang d'une importante capitale intellectuelle. Or les étudiants parisiens subissent de plein fouet la grave crise du logement, conséquence directe des destructions. Le Quartier Latin est saturé et la jeunesse estudiantine a des conditions de vie difficiles. Depuis le début du siècle, l'université de Paris projetait de construire de nouveaux logements, sans succès. En mai 1920, inquiet de cette situation, Émile Deutsch de la Meurthe rencontre le recteur Paul Appell et lui fait part de sa volonté d'agir en faveur de la jeunesse. Son projet rencontre celui d'un autre homme, André Honnorat, ministre de l'Instruction publique de janvier 1920 à janvier 1921. Ces trois hommes vont être à l'origine de la Cité universitaire internationale de Paris. Ce projet fait aussi écho aux préoccupations pacifistes de l'après-guerre. Tout comme la Société des Nations qui se met alors en place, il s'agit surtout de travailler à la bonne entente entre les nations en réservant à la France une place de premier plan. La Cité universitaire internationale doit permettre à la France de rayonner sur les sciences et les arts, en attirant à elle les élites étrangères²⁶.

André Honnorat fait en sorte que la Ville de Paris cède à l'Université, par l'entremise de l'État, une partie des terrains de l'enceinte fortifiée, située au sud de la capitale et récemment déclassée. Ainsi encouragé, Émile Deutsch de la Meurthe s'engage alors à fonder une œuvre destinée à édifier et à entretenir un groupe d'habitations au sein de la future

Cité universitaire et à la pourvoir d'un capital de dix millions de francs. Le 23 juin 1921 le projet de convention entre la municipalité et l'État est voté par la Chambre des députés puis adopté par le Sénat. Le 18 novembre 1922 la fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe est reconnue d'utilité publique, l'acte définitif de donation étant signé le 22 janvier 1923²⁷. Les travaux, eux, ont débuté un an plus tôt. Agé de 70 ans, Émile Deutsch de la Meurthe paraît pressé de voir se réaliser son grand projet.

Plus qu'un simple financeur, Émile Deutsch de la Meurthe se révèle un entrepreneur aux idées bien arrêtées. Il s'intéresse de près à l'établissement du plan de la Cité et à son aménagement. Aérisme et hygiénisme sont les clés de voûte de son œuvre, héritages des découvertes de Pasteur. Répondant aux soucis hygiénistes de l'époque, Émile Deutsch de la Meurthe veut bâtir une « cité-jardin ». Il donne des directives précises à l'architecte, Lucien Bechmann²⁸ : la façade sera en briques et en pierres, les bâtiments ne dépasseront pas deux étages pour donner à la fondation un aspect villageois et créer une intimité propice aux études. Le mécène veut « séduire les étrangers » et justifie l'attention qu'il porte à la population estudiantine : « Les étudiants sont les futures têtes des différents pays du monde, qui propageront les idées de confort, d'hygiène²⁹ ». La fondation doit favoriser le travail mais également développer des valeurs citoyennes, d'initiative et de coopération. Émile Deutsch conçoit une organisation équitable, à laquelle tous les étudiants sont invités à participer par l'intermédiaire de délégués. Faits uniques dans l'Entre-deux-guerres, la jeunesse a un droit de parole, les étudiantes sont acceptées et disposent de leur propre déléguée et de leur pavillon. Les statuts de la fondation stipulent en outre que des femmes pourront siéger au conseil d'administration.

Émile Deutsch de la Meurthe associe sa famille à son projet. Le choix du nom de la fondation est à cet égard significatif : « Émile et Louise Deutsch de la Meurthe ». En accolant le prénom de sa femme, décédée en 1914, il veut rappeler son souvenir et son action en faveur d'œuvres éducatives. Outre l'intention commémorative, il souhaite transmettre ses valeurs à sa descendance et associe ses filles et ses gendres à la Fondation. Pour lui, la famille est une valeur essentielle, une valeur constitutive de son succès économique.

Ainsi Émile Deutsch de la Meurthe diffuse-t-il son idéal progressiste et ses valeurs familiales. Toutefois, derrière sa volonté affichée de secourir la jeunesse et de favoriser son instruction, il travaille avant tout à la renommée de son pays. Sa participation à un projet international a

pour dessein de rehausser l'éclat et l'attractivité de la France à travers le monde. Parallèlement et sans contradiction, il veut favoriser l'entente entre les peuples. Le clocher qui s'élève au-dessus du pavillon central symbolise cette double volonté. Émile Deutsch de la Meurthe a tenu à sa construction : dans un esprit d'émulation, il veut garantir à sa fondation un caractère monumental, alors que d'autres pays projettent de bâtir leurs maisons au sein de la Cité. Là comme à travers le monde, la France doit à la fois rayonner et rassembler.

Suzanne Deutsch de la Meurthe En 1924, les deux frères laissent derrière eux une fortune importante composée d'une société anonyme moderne, associée au groupe Royal Dutch Shell, et surtout d'une société d'études et de participations industrielles et commerciales (EPIC), chargée de gérer les intérêts patrimoniaux de la famille. Mais la page industrielle se tourne. Au lendemain de la Grande Guerre, le pétrole est devenu une source d'énergie vitale. La société familiale ne peut pas affronter ce nouveau contexte international et économique. L'héritage sera donc transmis sous forme financière.

Dans l'Entre-deux-guerres, la famille jouit d'une forte reconnaissance sociale et républicaine. Les Deutsch de la Meurthe bénéficient d'une aura de mécènes éclairés, renforcée encore par l'œuvre de Suzanne Deutsch de la Meurthe (1892-1937), troisième fille d'Henry. Née en 1892 à Paris, elle grandit au château de Romainville où elle observe son père soutenir l'aéronautique naissante. S'il est indéniable qu'elle est une figure de premier plan dans la haute bourgeoisie parisienne, sa personnalité ne se résume pas à cela. Suzanne Deutsch de la Meurthe est une femme indépendante à une époque où les femmes sont considérées comme des citoyens de seconde zone. L'héritière défraye la chronique, jusqu'à choquer les esprits les plus conservateurs. S'inscrivant dans la lignée de son père et de son oncle, elle mène des projets d'envergure au service de la France qu'il faut reconstruire et de l'aviation, une passion héritée de son père.

Pendant la Première Guerre mondiale, Suzanne Deutsch de la Meurthe est infirmière volontaire à Biarritz où sont évacués les blessés du front. Elle devient marraine de guerre d'un soldat originaire de Picardie, Germain Testart. Après guerre, elle lui rend visite chez lui, à Moÿ-de-l'Aisne, totalement dévasté par les bombardements. Suzanne Deutsch de la Meurthe entreprend alors de réhabiliter le village. Il faut installer de nouvelles canalisations, bâtir de nombreux logements. Suzanne Deutsch dote la localité d'un centre d'hygiène et de bains douches, d'un terrain de sport, d'une salle de gymnastique. En 1928, elle parachève son œuvre

de reconstruction en faisant édifier une usine textile qui doit employer une grande partie des habitants. Perpétuant l'engagement de son oncle Émile, Suzanne Deutsch de la Meurthe travaille au redressement de la France en apportant son soutien aux zones les plus durement touchées par le conflit.

Parallèlement, elle s'inscrit aussi dans la continuité paternelle en s'instituant mécène de l'aéronautique. Pour contribuer à son perfectionnement, Suzanne Deutsch de la Meurthe reprend la méthode d'Henry : elle crée en 1931 une coupe destinée à améliorer la vitesse des engins, qui sera disputée jusqu'en 1936. Elle devient une personnalité majeure de l'aviation française : présidente de l'Aéro-club de l'Aisne, qu'elle a fondé en 1921, et du club Roland Garros, qui soutient l'aviation privée, elle côtoie les pilotes et suit de près leurs exploits. En 1931, son action est reconnue par la République qui la fait chevalier de la Légion d'honneur, puis officier en 1935. Elle accorde en outre son patronage à la Maison des ailes, institution installée dans le château de son oncle Émile à Boulains, pour venir en aide aux orphelins de l'aéronautique.

Suzanne Deutsch de la Meurthe n'est pas l'unique héritière des frères Deutsch mais elle est celle qui a le plus fidèlement perpétué leur philanthropie patriotique. En revanche, son éloignement de la communauté juive est patent. Elle meurt en 1937, célibataire et sans descendance.

De 1815 à 1937, de la naissance lorraine d'Alexandre Deutsch à la mort parisienne de Suzanne Deutsch de la Meurthe, le statut de la famille a profondément évolué. Cette ascension sociale, fruit d'une réussite industrielle et économique de premier plan, hisse les Deutsch de la Meurthe jusqu'aux sphères de la haute bourgeoisie républicaine. De confession juive, la famille Deutsch de la Meurthe paraît n'attacher que peu d'importance à la religion. Ce désintérêt fait écho à la crise religieuse que connaît la France du début du XX^e siècle. Mais il peut également revêtir une autre signification : pressés par les attaques antisémites, attachés aux valeurs de la République laïque, les frères Deutsch de la Meurthe préfèrent mettre en avant leur soutien à la nation française. En tant que bourgeois, il s'agit de légitimer leur fortune nouvellement acquise. En tant que Juifs, il s'agit de réaffirmer leur citoyenneté et leur nationalité françaises, dans un contexte politique et militaire troublé. Ainsi, si les frères Deutsch de la Meurthe ne renient pas la religion ancestrale et soutiennent régulièrement leurs coreligionnaires, ils relèguent cette dimension de leur identité à la sphère privée, se définissant d'abord comme des Français, attentifs à la grandeur et au rayonnement de leur pays.

NOTES

1. Philippe Landau, « La patrie en danger » dans Pierre Birnbaum (dir.), *Histoire politique des Juifs de France: entre particularisme et universalisme*, Paris, presses de la FNSP, 1990, p. 77.
2. Cet article s'inspire de notre mémoire de maîtrise réalisé sous la direction de Jean-Pierre Bardet et Cyril Grange, *Industriels et mécènes, la famille Deutsch de la Meurthe (1845-1924)*, Paris IV, 2006, 102 p.
3. Il a épousé en premières noces Kendel Lévy, décédée en 1805 à Gosselming. Selon Édouard Garyga et Robert Staes, *Suzanne Deutsch de la Meurthe, 1892-1937, La fée des Ailes*, Saint-Quentin, Lepage, s. d., p. 5.
4. Zosa Szajkowski, *Poverty and social Welfare among French jews (1800-1880)*, New-York, éd. Franco-juives, 1954, pp. 9-10. Jacques Dupâquier (dir.), *Histoire de la population française*, t. 3, Paris, PUF, 1995, pp. 130, 172.
5. Note de la direction des contributions indirectes, 1902, AEF, B 34034, citée par Takashi Ota, *L'Industrie du pétrole en France des origines à 1934, l'État et les entreprises pétrolières*, thèse pour le doctorat, Paris X Nanterre, 1990, p. 108.
6. L'allongement du patronyme ne sera pas officialisé.
7. Au sens que Michael Marrus donne à ce terme: l'assimilation est le mécanisme par lequel des individus d'origine juive assument une identité essentiellement française.
8. Émile Deutsch intervient au début du XX^e siècle pour améliorer la situation juridique des Juifs russes immigrés en France, *L'Univers israélite*, 4 février 1927, éditorial, pp. 689 – 690.
9. Emmanuel Chadeau, *Le Rêve et la puissance, l'avion et son siècle*, Paris, Fayard, 1996, p. 54.
10. Emmanuel Chadeau, *L'Industrie aéronautique en France 1900-1950*, Paris, Fayard, 1987, p. 24.
11. Emmanuel Chadeau, « Le défi du kilomètre », dans *Les Cahiers de Science et Vie, Les grandes controverses scientifiques*, n° 1 « Naissance de l'aviation », février 1991, p. 35
12. Henry Deutsch, *Pour la conquête de l'air*, Paris, H. Floury, p. 13.
13. Henry Deutsch, discours à Verdun pour la réception du dirigeable *Ville de Paris*, le 30 novembre 1907, cité dans *Pour la conquête de l'air*, *op. cit.*, p. 121.
14. *L'Aérophile*, 1^{er} – 15 novembre 1919.
15. Industriels ayant fait fortune dans le raffinage du sucre, ils se tournent ensuite vers les dirigeables.
16. Emmanuel Chadeau, *Le Rêve et la puissance...*, *op. cit.*, p. 70.
17. *Ibid.*, p. 71.
18. Dons et legs à l'université de Paris, Archives nationales (désormais AN), F¹⁷14662.
19. Henry Deutsch de la Meurthe, *Discours d'inauguration de l'Institut aérotechnique de Saint-Cyr*, 6 juillet 1911.
20. Dominique Jarrassé, « Les mécènes », dans Jean-Jacques Becker, Annette Wieviorka (dir.), *Les Juifs de France de la Révolution française à nos jours*, Paris, Éditions Liana Levi, 1998, pp. 116-117.
21. *Bulletin de l'œuvre des orphelins israélites de la guerre*, p. 3.

22. Olivier Faron, *Les Enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale (1914-1941)*, Paris, La Découverte, 2001, p. 74. Voir également Olivier Thiéry, « Entre bienfaisance et politique : l'œuvre des orphelins israélites de la guerre (1915-1932) », *Archives Juives. Revue d'histoire des Juifs de France*, n° 31/1, 1^{er} semestre 2000, pp. 51-68.
23. Olivier Faron, *ibid.*, pp. 80-81.
24. Philippe Landau, *Les Juifs de France et la Grande Guerre. Un patriotisme républicain*, CNRS Éditions, Paris, 1999, p. 179.
25. Bertrand Lemoine, *La Cité internationale universitaire de Paris*, Paris, éd. Hervas, 1990, p. 14.
26. « Ainsi aura été allumé un foyer nouveau de culture française et humaine », extrait du texte scellé dans la première pierre de la Cité universitaire, 9 mai 1923.
27. Devant maître Bucaille, notaire à Paris.
28. Cf. Dominique Jarrassé, « Lucien Bechmann, architecte », *Archives juives. Revue d'histoire des Juifs de France*, n° 29/2, 2^e semestre 1996, pp. 117-119 (N. D. L. R)
29. Extrait d'un procès-verbal (1921-1922), Émile Deutsch, AN, AJ¹⁶⁷⁰²⁷.